

CHAPITRE I

Psychic numbing

Saint Pierre pleurait d'avoir abandonné.

Saint Paul d'avoir tardé.

Saint Augustin d'avoir joué.

La plus grande part de sa vie, on la consacre à *inactiver* la zone traumatique.

La partie de la vie meurtrie, enfantine, farouche, susceptible, sauvage, aparlante, est comme encapsulée. Elle devient inabordable. Les médecins du port de Nagasaki en 1945 parlaient d'un état d'engourdissement psychique. Ce qui a été souffert se fait introuvable au fur et à mesure qu'on acquiert le langage qui l'enveloppe, qui l'étouffe, qui le soustrait à la vue, qui rebondit sur les autres visages, qui déchiquette les éléments, les replie, les enroule, les refoule, les déforme, les dénature. Hélas, l'érosion progressive terrible, la contusion locale, ou le chaos, ou la fièvre, ou la putridité, ou l'effervescence perdurent, recelés on ne sait où au fond de soi, mais toujours inintégrables au fil des jours. La honte rouge ou blanche – soit ensanglantée, soit livide, toujours suintante, toujours luisante, tremblante, évanouissante, amaigrissante – signale un incident qui a eu lieu dans la zone frontière. Le corps est subitement mis en alerte sans qu'il sache en aucune façon ce qui au juste l'agresse tout à coup, ni ce qui a effracté autrefois, ni

ce qui y persévère d'atteinte ou de douleur, puisque la psychè qu'il interroge n'était pas alors constituée ni encore entièrement submergée par la marée du langage des proches et du groupe.

D'une part parce qu'originellement nous ne connaissons pas ce que nous sommes.

De l'autre parce que nous ne sommes absolument pour *rien* dans ce qui a été projeté sur nous quand nous surgissons dans ce monde.

Nous ne savons même pas *qui* a été identifié quand nous sommes apparus, sinon le sexe en nous ouvrant les jambes.

Le reste de la vie linguistique, symbolique, volontaire, productive, reproductrice, se développe, tant bien que mal, en dehors de cette zone d'agonie dont l'abord fut presque fatal. La source, inéluctablement, se fait chaque jour plus lointaine. L'explication ne peut plus en être donnée. Et quelle averse, quelle bourrasque peuvent-elles alerter du lieu, de la maison, du bosquet, où elles déverseront leur eau ? Où vont-elles frapper ? Elles ignorent elles-mêmes la force du vent, la chaleur du soleil, le poids de leur nuage – ou bien de leur sanglot.

De toutes les manières la « narration biographique » ne peut en être procurée non seulement faute que la langue, qu'on la croie maternelle ou bien nationale, ait été acquise mais, surtout, faute que sa puissance soit secourable à cette étape muette et prématurée de la chair.

Reste une sorte d'auto-appréhension demeurée à vif, qui est pleine de vestiges mais sans rappels : ce sont de pures énigmes psychiques.

Cette susceptibilité si délicate que nous pouvons avoir à l'égard de la moindre blessure, si sourcilleuse, aussi atomisante qu'imprévisible, nous étonne nous-mêmes. Nous n'avons pas la moindre idée de ce qui nous affecte et pourtant cela nous meurtrit. Cela crée tant de douleur vague, tant de chagrin insaisissable. Nous ne comprenons rien à ce qui intensifie ces instants, régulièrement, à tel ou tel moment du jour, dans telle ou telle circonstance que nous peinons à reconnaître comme telle, et s'y obstine

comme un prurit de dépit ou de vulnérabilité extrême. Pourquoi donc, soudain, tout s'effondre-t-il en un brusque abattement dont nous ne percevons en aucune façon le motif ? Nous ne parvenons même pas à retraduire ce qui assaille nos nuits faute que s'y forment de véritables images animales, végétales, naturelles, qui soient apprivoisables. Nous ne parvenons même pas à constituer de véritables rêves qui pourraient au moins se croire des messages ou s'interpréter comme des avertissements.

Ces instants d'allergie mystérieuse, ces maussaderies inexplicables, ces carences d'images, cette souffrance irreconnaissable mais tout à coup fulgurante nous laissent presque naufragés, assis sur nos lits, nus, dans l'aube, le cœur battant, couverts de sueé, frottant nos yeux.

Lésions invisibles.

Douleurs qui êtes récurrentes mais innommables.

Nous sommes tout juste sexués comme jadis, au premier jour, entre les jambes, mais sans prénom, sans nom, sans lieu, sans milieu, sans identité, sans repère, sans deuil.

Il n'y a pas de chambre qui puisse être dévolue à la mort. Il n'y a pas de détour ou de recel qui nous protégeraient de sa morsure ou de sa séduction imprévisible quand la panique est trop véhémence. Pas de cave où l'enfermer et tirer le verrou à jamais.

Il n'y a qu'une rive sauvage, ouverte à tout vent, si brutalement contrastée, en blanc et noir, incolorable, inadoucissable, abrupte, incertaine, où l'âme, sidérée, naissante, à peine présente au fond du corps, native, naïve, là encore indécise comme le jour lui-même à cette heure qui précède le lever, tout simplement suffoque.

Et dans l'automne rouge, toute rouge de la fin de la vie, tellement rouge, sublimement rouge, rouge comme le crépuscule, rouge comme le sang emplis de fer, cramoisie comme la honte, rougissante comme après une faute, écarlate comme l'étoile solaire qui plonge, tout à coup, d'un coup,

dans un immense amour du soir, prise de vertige, elle tombe, sans plus faire signe à quoi que ce soit, même pas à elle-même qui a cessé de se constituer sous la forme d'un pôle à la suite des jours, sans même un signe d'adieu ou un renvoi secret à l'énigme source.

Se jeter amont.

Non pas se jeter « aval » comme l'eau intrépide du commencement des fleuves qui amasse dans son propre débit les rus et les ruisseaux qui pullulent sur le crêt lorsque les neiges fondent.

Lesquels, brusquement, se précipitant dans leur propre encouragement, blancheur, lumière, fraîcheur, enthousiasme, passion, déferlent sur les versants.

Qui tout à coup se soulèvent, quittent la terre : ils s'élancent merveilleusement, sur le flanc de la montagne, sous la forme de torrents.

Il s'agit ici, dans ces pages, d'un étrange jeter « amont ».

L'expression « se jeter amont » signifie, chez les rapaces, se « soutenir en l'air », au plus haut de l'air, parfaitement immobile, *contre* le vent.

1. Ne sois pas là !

L'oiseleur me disait :

– Mais ne regardez pas l'effraie ! Ne regardez pas la buse ! Ne regardez pas le vautour ! Ne regardez jamais le rapace dont vous souhaitez l'amitié ! Faites comme si vous étiez une branche morte ! Ne soyez pas là !

Il s'agissait de *ne pas être là* afin que l'oiseau affamé, sans qu'aucun regard venant de vous ne le menace, admette de son propre chef de descendre jusqu'à vous, de se poser silencieusement, majestueusement, sur votre gant, en sorte qu'il saisisse la proie sanglante que vos doigts lui présentent, à la façon d'un fruit qui pend à une branche, et qu'il l'engloutisse.

Quand je n'étais pas là, en effet, elle venait.
Quand je n'étais pas là, en effet, ma mère, divine, lumineuse, surgissait, souriait.

Dans l'anorexie des nourrissons, l'enfant doit disparaître pour que la mère mange.

Pour qu'elle soit heureuse, il lui faut son cadavre. Comme la vierge Marie eut son cadavre. Comme Ishtar le lança sur le monde.

Comme la Magna Mater eut Attis, qui se trancha le sexe au pied de son autel.

Comme Médée eut ses trois cadavres dépecés aux trois âges : foetal, enfantin, adolescent.

Médeios, Phérès, Merméros. Ces noms me bouleverseront toujours. Vous êtes comme des frères en moi.

Qui aime-t-on dans la nuit ?

Dans les bras de Psychè c'est un ravissant adolescent qui s'enfuit et qui soudain s'envole comme un oiseau sur le bord de la fenêtre.

Dans ceux de Myrrha, son père nu, désirant, effaré.

Dans ceux de Pasiphaé, un taureau meugle.

C'est ainsi que j'appris à me faire invisible, non vivant, pur profil d'un rameau de Pâques, d'un sarment de vigne exfolié, squelettique comme sa racine pelucheuse, immobile dans l'air sous la force du vent contraire : contre le vent.

La ruse des ruses, c'est savoir disparaître dans le lieu comme le lieu lui-même.

Comme les larmes s'autorisent sous la pluie battante !

Obtenir de son existence qu'elle devienne un leurre dans le site.

Feuille dans le feuillage.

Papillon aux deux pétales si doux au-dessus des quatre ou cinq petites ailes écloses de la fleur épanchant son parfum.

Petite sauterelle toute sèche auprès du brin de l'orge tranchée à ras.
Contempler à la façon du moine taoïste sous le pin, sous l'auvent, effacé par un nuage.

Écrire. Disparaître dans la langue parlée par le groupe sans en prononcer un seul mot. Sans regarder le moindre des visages.

Puis lire. Lire se met au service d'un chant bouleversant qui lui non plus n'a pas à desserrer les lèvres mais qui résonne dans la psychè tandis que le corps se replie et rejoint la courbure calcifiée, rigide, blanche, protectrice de l'œuf.

Ainsi l'anorexie et l'autisme se joignent-ils avant même que la langue s'apprenne. Le contenu s'efface devant le contenant. Le « psychic numbing » (l'engourdissement de la présence à soi amalgamée à la syncope de la mémoire ou à sa déficience) vise à *moins* sentir.

Les os des martyrs se tassent, s'entassent si loin de l'assemblée, loin au-delà de la nef, au plus loin de la porte, après la grille, dans la crypte, sous le chœur, dans l'obscurité perpétuelle.

2. *In idem flumen*

S'est-il jamais trouvé des hommes qui aient été, dès leur berceau, dès leur premier maillot, dès leur première laitée, dès leur première régurgitation blanchâtre au débouché de la ligne non encore boursouflée des lèvres minuscules, dès les ongles allongés, enroulés au terme de leurs doigts, assez avertis pour empêcher que les volontés d'une fée – d'une fée inévitable et fascinante – n'obtiennent leur exécution ?

Et le moyen que nous contrecarrions jamais les sorts qui ont été jetés sur nous avant que notre petite masse de chair – grosse comme un chat sans fourrure, grosse comme une carpe pâle – ait jailli dans le jour ?

Reste enfin ce point qui intimide à jamais la vérité : nous ignorons quels ils étaient – ces vœux, ces volontés, ces sorts. Et même la parenté proche, même la parentèle un peu plus éloignée, même les maîtres qui les lançaient sur nous n'en avaient pas l'exacte notion. Il n'est même pas sûr qu'ils aient eu conscience des rancunes qui venaient sourdre dans les souhaits qu'ils formaient. Il est douteux qu'ils aient visualisé avec netteté les revanches sociales qui dirigerait à jamais nos goûts et nos décisions.

Il est *extrêmement rare* que nous décidions ce que nous décidons.

In idem flumen bis descendimus et non descendimus.

Nous sommes descendus *deux fois* dans le même fleuve mais nous n'y sommes pas descendus.

Chaque jour, dans l'aube, assis sur le lit, revenant à sa tâche, nous pensons que nous allons, ce jour-là, y descendre. Et chaque jour, au terme du jour, nous nous découvrons tellement frustrés et secs : nous n'y avons nullement plongé !

Telle est la version qu'a donnée Sénèque d'une phrase d'Héraclite – que ce dernier avait notée en grec, dans le port d'Éphèse, à l'abri du superbe fronton de Diane chasseresse surplombant la mer Égée, et dont il avait confié les tablettes (Aristote dit les avoir touchées, les avoir vues, les avoir lues, avoir examiné leurs étranges et archaïques apparences, les avoir étudiées) au *trésor* du temple d'Artémis – Artémis des forêts, Artémis aux oiseaux, Artémis à la tunique retroussée, Artémis des sources – cinq siècles plus tôt.

Je voudrais m'attarder sur ce fragment d'Héraclite commenté le plus souvent par les philosophes dans le sens « Nous ne descendons même pas semblables dans l'identique et l'identique lui-même n'est pas un semblable ».

C'est le théorème de la biographie impossible.

Mais ce fragment n'est pas aussi abstrait que la postérité l'a retenu. Le fragment XLIX juxtapose quatre phrases grecques très courtes :

Potamois tois autois embainomen
te kai ouk embainomen
eimen
te kai ouk eimen.

Le fragment est d'une grande beauté. Il est d'une dense simplicité. Il a été rédigé dans une acropole si lointaine, au sud de la Turquie, bien avant la naissance de la philosophie.

Dans les mêmes fleuves nous entrons
et nous n'entrons pas
nous sommes
et nous ne sommes pas.

Il faut préciser qu'au VI^e siècle avant Jésus-Christ l'écriture ne comportait ni caractères dits bas de casse (de lettres cursives en regard des capitales), ni séparation entre les mots, ni ponctuation intraphrastique.

En grec le verbe en-baigner c'est mot à mot aller-dans.

« Embainomen te kai ouk embainomen » : nous « allons-dedans » – puisque tel est le verbe – mais un étrange « sortir » habite l'entrer qui empêche d'entrer tout à fait dans ce monde, dans les sites si variés, dans les différentes nations, dans leurs langues diverses.

Il y a un étrange effet de mascaret au sein de l'estuaire.

Le vivre n'est pas l'être.

Ce fragment est poignant. Il est profondément tragique. Il est « tragique » un siècle avant que les Grecs inventent la tragédie. Et deux siècles avant qu'ils inventent la philosophie : un terrible « nous ne sommes pas » affleure au sein de ce que nous sommes.

Ce fragment tragique, ontologique (il y a un « ouk einai » dans l'einai, il y a un « ne pas être » dans l'être pour « nous », les Grecs, qui créons

nos cités auprès des fleuves, qui établissons dans la violence nos comptoirs, creusons nos ports, dressons nos acropoles dans les embouchures des estuaires), Sénèque, à Rome, au 1^{er} siècle de notre ère, dans une lettre qu'il adresse à Lucilius, qui se trouve en Sicile (LVIII, 23), le traduit de façon vraiment singulière :

In idem flumen bis descendimus et non descendimus.

Il faut prendre toute la mesure de cette singularité, que je trouve extraordinaire. Cette singularité est triple.

Le Romain unifie les fleuves. Il fait de la vie un seul fleuve.

Il ajoute un « bis ».

Il transforme le mouvement d'entrer en celui de descendre.

Cette traduction donne à la pensée d'Héraclite un accent qui me bouleverse parce qu'il affecte soudain, non plus la vie dans l'être, mais la naissance dans la condition.

Nous avons vécu dans « deux » mondes.

Dans le « même fleuve » de la durée vivante deux fois les hommes descendent. Lors de notre conception (nous propulsant dans l'eau sombre, dans une obscurité loin au-delà du sexe maternel, nous agrippant à un morceau de paroi utérine), puis lors de notre naissance (nous catapultant dans la violente lumière qu'irradie une étoile à cent cinquante millions de kilomètres de là, nous faisant tomber sur le sol de la planète terre en hurlant).

Mais ce n'est certes pas dans un même « élément » que nous sommes, à deux reprises, ou immergés, ou si impétueusement engouffrés.

D'un côté l'eau immémoriale verte, obscure. De l'autre l'air psychique contenu à l'intérieur de la couche d'air atmosphérique, bleue.

Ni le coït ni la parturition ne sont des événements si patients, ni si placides, ni si tendres.

Pas une fois nous ne nous sommes laissés poser doucement, nous n'avons été déposés, étendus, détendus, comme nous nous blottissons dans l'avant-sommeil.

Dans le premier royaume nous avons poussé comme une graine, puis comme un pédoncule au bout d'un ombilic, ensuite nous nous sommes déployés comme une algue, enfin nous y avons été resserrés, puis péniblement contraints, la nuque et le dos collés à la voûte de la peau.

Dans le dernier royaume nous avons été expulsés, avec la plus grande violence possible, par nos mères, nous avons été irradiés par l'étoile ensoleillante, nous avons crié de souffrance quand l'air atmosphérique nous a violés.

Enfin, dans la mort, nous n'entrons même pas, nous ne descendons même pas : nous nous défaisons. À l'extrême rigueur nous « entrons dehors ». Mais là encore aucune narration – aucun discours linéaire – ne peut préméditer ni assumer cette « défonction » linguistique : simplement le symbole se désolidarise.

3. *Simplex*

Voici le cœur de l'argument du livre que je voudrais consacrer à l'idée de biographie : les rêves n'émettent pas la moindre idée de cause.

Les rêves sont encore vivants, non les phrases.

On ne saurait faire un tissu si continu de ses désirs, ni des actions où ils se projettent ou qu'ils inventent, qu'il puisse passer pour vraisemblable.

En latin *simplex* signifie « ce qui n'a qu'un seul pli » tandis que *complexus* désigne le tissé.

Sur la chaîne verticale, immobile, du métier, la navette, alors qu'il semble qu'elle passe, devant passer, ne passe pas : car seul le passé y passe pour revenir. C'est une rétroaction. *Pèné* en grec désigne la navette. Pénélope use de tous les fils dont les contrastes émeuvent jusqu'à produire l'impression

de beauté : durant toute la durée du jour elle procrée de douces silhouettes qui *cessent d'être simples* pour leurrer le regard de ceux qui la convoitent et en narrer les contes et les mythes.

Toute la nuit la reine les décompose.

C'est ainsi que l'image dans l'âme est la contradictoire du reflet sur le tain du miroir. L'image se construit, tandis que la répercussion ne fait qu'inverser l'apparence. L'image pousse en se *reprenant*. Elle surgit progressivement dans le va-et-vient horizontal de la tapisserie, du tricotage, du dessin, de la broderie, de l'écriture.

Sa forme puis sa teinte viennent apaiser ce que ce faisant elles éloignent.

Dans le même mouvement la vie se *retire* au fur et à mesure qu'elle *signifie*.

Cette « image » qui naît sous les doigts de la reine d'Ithaque n'a rien à voir avec les deux parts qui composent l'unique Pli du Simple : les deux sexes différents, la nuit et le jour, la mort et la vie.

Ces silhouettes en couleurs que fil après fil la reine Pénélope fait naître sur la haute lisse n'ont plus rien à voir avec le chaos de l'origine coïtale et la jouissance de la conception, ni avec la détresse et la suffocation lors de la brusque pulmonation natale – lors de cet invraisemblable mascaret faisant soudain refluer le fleuve dans l'estuaire –, ni avec la douleur des épreuves à la fois régulières et totalement inopinées dans leurs circonstances que la vie a amoncelées pour peu que l'on ait survécu au naître, ni avec la faiblesse désarmée et imprévisible et immédiatement insensible de l'instant de la mort personnelle.

Le retour en arrière (si je n'avais pas fait cela, cela ne serait pas arrivé) appartient génétiquement à la biographie.

Cette rétroversion, à la source de la causalité, exige l'arrêt de l'expérience.

Elle pourvoit de sens le « hasard de ce qui a été » au lendemain de la « perte de ce qui vit ».